

NANTERRE
AMANDIERS

Au tour de
Jacques
Rebôtier



LITANIE DU
CHERCHEUR
DE BEAUTÉ
Jacques Rebotier

...OUI, MAIS
PAS PAR LE
MÊME CHEMIN
Rencontre avec Jacques Rebotier

LETTRE À J.R.
Jean-Michel Agasse

VENGEANCE TARDIVE
(extrait) Jacques Rebotier

L'ÉCARTÉ DU LANGAGE
Frédérique Bruyas

AUTOBIOGRAPHIE N°44

TRAJECTOIRE

Poète, auteur dramatique, chroniqueur, musicien, homme de plateau et de langage, Jacques Rebotier s'apparente à la famille des grands dislocateurs de mots et de cerveaux comme Rabelais, Jarry, Lewis Carroll. Il est l'homme de l'incongru et des pensées paradoxales, réinventeur du quotidien, créateur de jubilatoires partitions de paroles. Le théâtre des Amandiers lui offre une carte blanche en deux temps, en début et en fin de saison. Dans Eloge de l'ombre, Jacques Rebotier - metteur en scène - nous fait découvrir l'un des sommets de la littérature japonaise. Et nous renvoie à cette question centrale du théâtre, «ce lieu où l'on voit» : mais comment cacher ce que l'on montre ? Dans Vengeance tardive, il monte en neige l'écume des mots et brasse le quotidien en recordman de la poésie critique. Il fait vendange de tout, l'idée est que le désordre des langages offre un miroir au désordre singulier du monde. Bien belle exactitude. Avec cette idée subsidiaire : comment cracher ce que l'on monte ? Au tour et alentour de Jacques Rebotier, portrait éclaté d'une personnalité aux multiples facettes.

LITANIE DU CHERCHEUR DE BEAUTÉ

Jacques Rebotier



*Quand on vise la beauté on ne la trouve pas
Il n'existe aucun moyen de trouver la beauté
La beauté se dérobe sous nos pas de chercheurs de beauté
Ne pas rechercher le parfait, le beau. Ne pas écrire
Ne pas y penser
Ne pas, hommes intéressés
La beauté connaît seule son propre chemin
La lumière de l'hiver est plus nette
Seulement suivre le chemin, ne pas essayer de marcher vers
Ce chemin que l'on ne connaît pas
Les mots seuls connaissent
Etre ce qui marche vers
Le chemin se dilue dans la poussière du chemin
La cible s'évanouit dès que se forme son image
La faiblesse de la mire
La force des choses*

*La beauté se trouve quand on ne la cherche pas, et ce n'est pas
la beauté
Sur l'œil, la force des choses
Ne pas davantage chercher la laideur
La laideur elle aussi doit venir toute seule, ou ne pas venir
(Je vous regarde)
Marcher de son propre pas
Marcher à moi
(Je vous dis bonjour)
En hiver la lumière est très nette
Plus question de courir
l'horizon
Non pas moi vers elle, mais elle vers moi
Et faut-il vraiment trouver la beauté ?
Je veux dire la beauté-beauté
C'est-à-dire
Salut, Jarry Varèse Dubuffet Pollock
Bien plutôt la beauté à son point d'extrême laideur
Au cœur de la beauté la laideur impeccable
Une simple rencontre
Question de condensation dans l'air*

... OUI, MAIS PAS PAR LE MÊME CHEMIN

Rencontre avec Jacques Rebotier



Nadine Eghels : *Eloge de l'ombre* en octobre, *Vengeance tardive* en mai, ta présence cette saison aux Amandiers passe par deux spectacles très différents, d'une part l'adaptation du livre de Tanizaki, d'autre part un texte que tu as écrit et mis en scène. Finalement le seul point commun entre ces deux propositions, c'est toi. Mais qui est Jacques Rebotier ? Comment répondrais-tu à la question «Que faites-vous dans la vie ?» Et donc, comment te définis-tu en tant qu'artiste ?

Jacques Rebotier : Faire métier d'artiste, c'est d'abord cette chance donnée, gigantesque, d'épanouissement personnel, d'avoir l'occasion de se travailler, soi, de faire qu'il y ait un peu «quelqu'un» dans sa vie. Je pense souvent à l'interview de cette habitante de Belfast qui, dans un flot de préoccupations quotidiennes, a jeté cette phrase : «Y-a-t-il seulement une vie avant la mort ?»

Alors oui, je suis comme tout le monde assez tenté de vivre une vie, et même, à travers l'écriture, la composition, le spectacle, plusieurs vies... Si déjà je pouvais simplement être un «artiste», comme ceux d'une époque pas si lointaine, qui composaient leur musique, qui écrivaient les textes de leurs chansons, qui les chantaient - on pourrait dire classiquement «auteur-compositeur», ou bien «troubadour» -, ce serait bien ! Poésie, essais, nouvelles, théâtre, il s'agit toujours d'une même matière, la matière verbale. Et les écrire pas seulement pour les lire dans un livre mais aussi pour les dire, c'est mettre une parole dans un espace, l'espace de la page conduit à l'espace de la parole, l'espace de la parole conduit à l'espace

du théâtre. Passer d'une forme à l'autre, c'est rebondir de l'une sur l'autre, se poser sur l'une puis sur l'autre, c'est aussi se reposer de l'une par l'autre. Ainsi de l'écriture de texte et de musique.

N.E. : Comment ce travail «multiforme» a-t-il commencé ?

J.R. : Depuis longtemps j'écris parallèlement des textes et de la musique, les deux voies s'ignoraient, parallèles... puis les chemins se sont rejoints. A force de dire des textes, ou de mettre en espace les concerts, je suis arrivé au théâtre. Par la face nord et par la face sud.

N.E. : *Vengeance tardive* n'est pas ton premier texte théâtral mais c'est la première pièce qui fait appel à une distribution assez importante.

J.R. : Et à un vaste plateau, et à de la machinerie, à l'ancienne. Matière «purement» théâtrale en effet, comme *Réponse à la question précédente* ou *La vie est courbe*. Mais je m'intéresse aussi beaucoup aux croisements, et aux formes qui peuvent en naître, théâtre-installation, lecture-performance, concert-spectacle comme *Aphorismes et périls*, *La musique adoucit les sons*, ou bien des objets comme *Qu'est-ce qui vous intéresse au juste ?* (en collaboration avec Georges Appaix) et *Quelques nouvelles du facteur*, ou se télescopent texte, musique, danse. J'aime aussi travailler pour la radio, mettre en ondes des textes de Beckett ou de Tardieu...

En fait, est-ce que je suis un metteur en scène ? J'ai en tout cas des coups de cœur - ou de foudre - pour des textes que je découvre, ou qui depuis longtemps me nourrissent.

N.E. : Qui ne sont jamais des pièces de théâtre ?

J.R. : Tout peut faire plateau. Mais j'ai aussi eu des projets de mise en scène de pièces écrites pour le théâtre.

N.E. : *Eloge de l'ombre*, donc : comment t'est venue l'envie de porter ce texte de Tanizaki sur le plateau du théâtre ?

J.R. : C'est un texte qui m'accompagne depuis un moment. Cette voix, qui soliloque. Après *Vengeance tardive* - fait d'un matériau assez éclaté, exposé, explosé, après *Quelques nouvelles du facteur* - fait de bribes, de fragments partant dans tous les sens -, j'avais envie d'une voix plus intérieure. Comme un fil qui se déroule petit à petit, le fil de la parole, qui vient doubler, croiser, couvrir ou relayer, contrepointer le fil infime, et intime - c'est-à-dire plus intérieur encore - de la pensée.

C'est un retour à la pensée-parole dans sa sobriété, son intimité et sa plénitude. Que vient incarner *in fine* le fil d'une clarinette.

N.E. : Pourquoi avoir choisi précisément ce texte-là ?

J.R. : Intime, sobre et dérangeant, par rapport à notre culture, en tout cas. C'est un texte qui, sans en avoir l'air, opère un grand écart. Parole personnelle, monologue intérieur, comme en roue libre, et en même temps petit essai théorique, au fond polémique, qui ne s'affirme pas comme tel au départ mais se révèle par approches successives dans sa radicalité. Dans la critique de la culture et de la vie de l'Occident, le propos est souvent poussé à l'extrême. En douce (mais pas en douceur). Le trait est parfois un peu forcé, le raisonnement un peu exagéré, la comparaison un peu tranchante. Il y a rupture entre cette pensée très affirmée, et la manière de la développer, louvoyante, ambiguë, qui multiplie spirales et circonvolutions. Cette rupture entre le fond du propos et son mode d'exposition me parle personnellement. Et, omniprésente, cette monomanie de l'ombre (d'autres textes de Tanizaki disent les fantasmes obsessionnels de l'auteur : fétichisme, masochisme etc...). Quand on pénètre le texte, on perçoit peu à peu que l'ombre est une entité, une substance même. Elle a un corps, on peut la toucher, elle est faite de couches successives qui se superposant parfois s'annulent, nous faisant entrer en Paradoxe, territoire de «la ténèbre lumineuse» de Denis l'Aréopagite ou de cette «obscurité clarté qui, nous dit Corneille, tombe des étoiles».

Parfois, des éclaircies dans ce voyage en ombre font affleurer l'intime, où Tanizaki révèle soudain, comme malgré lui, des aperçus de sa propre personnalité. C'est souvent le cas chez des auteurs comme Barthes ou Nietzsche, qui à travers leurs essais nous parlent d'eux. D'ailleurs les auteurs qui comptent pour moi sont souvent ceux qui sous le style, à leur corps défendant, soudain se découvrent, à l'intérieur même des modèles qu'ils construisent. Ainsi de Tanizaki, où par exemple se lit en creux la fascination-répulsion pour l'«Occident», l'urbanisme de ses villes, la blancheur de ses femmes ! Je ne voulais pas, avec ce spectacle, réduire *Eloge de l'ombre* à la défense et illustration - splendide - d'une esthétique traditionnelle, celle du Japon ancien. Il fallait aussi montrer ce qui s'y lit en creux, l'intrusion tapageuse et incendiaire du monde moderne, lumière qui brûle et qui nivelle. Ainsi derrière ce qui pourrait apparaître à première lecture comme les récriminations passées d'un homme déjà âgé, se pose la légitime question : faut-il accepter sans examen ce qui nous est présenté comme modernité obligatoire ? Si derrière le masque flatteur du mot modernité s'avance la perte de qualité, la destruction de l'art de vivre, l'uniformisation, l'emploi des temps et des corps mis au seul service de la multiplication du profit, n'est-on pas en droit de penser à la défense de certaines valeurs acquises, même si elles nous viennent du passé, - l'idée de «résistance» - et, plus encore, de penser à concevoir un avenir autre ?

**N.E. : Comment as-tu procédé à l'adaptation du texte pour la scène ?
Quels passages as-tu retenus, qu'est ce qui a guidé ton choix ?**

J.R. : L'économie générale du texte mise en relation avec l'économie générale d'un spectacle. Un spectacle ne fonctionne pas comme un texte. Les rythmes, les ruptures nécessaires dans un spectacle, le lecteur les fait lui-même. Mais le spectateur doit être conduit, il faut des pauses, des petites bascules qui ne sont pas inscrites dans le texte, surtout s'il n'a pas été écrit pour la scène. J'ai eu envie aussi de maintenir un certain nombre de redites qui sont la face visible de l'obsessionnalité. L'écriture procède souvent par fondu enchaîné annonçant, par une petite touche au cœur d'un passage, ce qui sera développé par la suite. J'ai gardé les choses que j'aimais, mais aussi, aidé en cela par Patrick Devos, d'autres qui me froissaient, que je trouvais un peu forcées, carrées, comme si l'auteur était emporté par son élan ; j'ai gardé avec volupté certaines images très fortes, précises et concrètes, qui arrivent massivement à la fin d'un long et subtil développement : le bol de bouillon, une idée de la femme réduite à un bâton, des cuvettes de toilettes. Une vision très crue, au milieu d'un style délicat et raffiné, et tout à coup le très concret nous revient comme un boomerang.

N.E. : Comment as-tu pensé à Dominique Reymond pour ce projet singulier ?

J.R. : J'avais d'abord envisagé de faire appel à un homme assez âgé, mais très vite j'ai senti qu'il fallait une femme. J'avais envie de poser sur la scène cette bipolarité ombre/lumière - propre/sale - essai/digression - présent/passé - dehors/dedans - général/intime - féminin/masculin.

Dominique Reymond m'est apparue comme une évidence, parce que justement elle est lumineuse et très lisible. Pour porter ces mots d'ombre et ces sinuosités de la pensée, une voix claire et droite, lancée comme de profil.

La présence sur le plateau de la chorégraphe Karin Waehner, une grande figure de la danse expressionniste allemande, renforce cette démarche en opposant l'immobilisé de la parole au mouvement du silence, la face au profil, l'avant-scène au lointain. Le plateau est caché, dévoilé, habité-habillé dans des couches successives, conçues par Virginie Rochetti, qui renvoient à la fois à la structure et au propos du texte.

N.E. : Pour monter *Eloge de l'ombre*, la lumière est très importante.

J.R. : Centrale. Elle est, en négatif, le cœur du sujet. Sa mise en jeu sur le plateau, compte tenu de la ténuité du lieu et du propos, pose à celui qui conçoit les lumières des questions passionnantes tant pratiques qu'artistiques.

N.F. : Notre saison commence et finit avec Jacques Rebotier. Quelques mots sur *Vengeance tardive* présenté en mai 98...

J.R. : Le spectacle a été créé en 1996 à Strasbourg. Il sera donc présenté à Nanterre deux ans après, avec la même distribution : la troupe du T.N.S., plus deux personnes que j'ai amenées.

N.E. : Le texte a-t-il été commandé par le T.N.S. pour ces acteurs-là ?

J.R. : Oui, auteur associé au T.N.S., c'était la première fois que j'écrivais pour une distribution que je n'avais pas choisie, il y avait donc un réel enjeu pour moi, et le risque était partagé. Le texte demande de la virtuosité, il n'est pas facile à mémoriser, beaucoup d'univers parallèles se croisent, on passe sans cesse de l'un à l'autre, des types de langages très différents s'y côtoient et s'y entrechoquent. C'est un travail sur le discontinu (alors qu'*Eloge de l'ombre* travaille sur la continuité, sur le glissement), avec beaucoup de ruptures. Il ne s'agit plus là de fondu enchaîné mais plutôt d'un montage cinématographique «cut», abrupt, rapide, avec des fragments plus éclatés qui se télescopent et se recomposent dans la vitesse.

N.E. : Deux spectacles, deux propositions radicalement différentes.

J.R. : Deux formats, deux tempos, deux esthétiques. Mais toujours au centre, la pensée paradoxale, le court-circuit mental. Dans les deux cas, l'appel d'un renversement de la perspective. Mon seul moteur, à vrai dire, c'est le désir. Pour trouver l'énergie, l'inspiration, la jubilation, il faut du désir. Et pour renouveler le désir, inventer chaque fois des choses différentes. Pas creuser le même sillon, mais tracer des sillons parallèles, entrecroisés, qui dans la même direction, ont chacun leur vie propre. Souvent la vie est faite de discontinuité, de ruptures, de croisements. Avec, derrière, le désir. Je ne cherche pas la cohérence, ni le message (pour ça il y a la poste). Je suis guidé par le plaisir et par l'envie. C'est ça, c'est juste ça qui permet de rester en vie. A travers les formes parfois hétéroclites que l'on expérimente, se travaille souvent la même matière. Le geste est toujours le même. Sous la diversité des visages, il renvoie toujours aux mêmes questions esthétiques (et philosophiques): continu/discontinu, réuni/dispersé, rupture/glissement, avant-plan/arrière-plan, toute la problématique de l'émergence... Si à travers ça, il y a un message, c'est en plus, et c'est tant mieux !

Juillet 1997 - Propos recueillis par Nadine Eghels

LETTRE À J.R.

Jean-Michel Agasse



Anères, 10 heures du soir, le 25/07/97.

Tu m'emmenais voir la répétition d'un de tes prochains spectacles. C'était aux environs de Paris, une banlieue en-d, en-an plutôt, Sevrans peut-être, qui dans la suite du rêve devenait Merlan. Et franchement, je n'avais jamais vu une banlieue aussi magnifique - si près de Paris ! pensais-je, on ne visite pas assez les alentours, un lac si grand que c'était une mer, on voyait à peine le rivage de l'autre côté, des îles au premier plan avec des palmiers. Renversant... Toi, tu parlais, comme en passant, des efforts de la municipalité, tu m'expliquais que devant l'île aux Ecrevisses, là-bas au fond, on avait recommencé à trouver les dits-décapodes.

Et justement j'avais fait un rêve que je te racontais, que je t'avais déjà raconté (?) et tu m'interrogeais : il était question de trajectoire sur un lac, une sorte d'aller et retour entre deux berges, je m'étais trouvé sur un bateau qui s'était mis à dériver, mais sans m'affoler, grâce à une sorte de fil-cheveu invisible, j'avais réussi à m'en sortir, j'avais accompli quelque chose comme un exploit mais (tu me connais ...), j'avais le triomphe modeste (entre deux berges, tirer des bords, un exploit qui tient à un fil, débrouille-toi avec ça). Toi, tu voulais savoir dans quel sens allait ce bateau - de gauche à droite ? l'inverse peut-être ? et comment était l'éclairage ? Tu travaillais toi-même sur ce genre d'images depuis un certain temps, c'était ce genre de choses que tu cherchais à mettre en scène.

Moi, pendant que tu parlais, je réfléchissais. Je réfléchissais à ta capacité à

inventer sans cesse, à décaler le point de vue, à être toujours ailleurs que là où on t'attend. Poésie électrique, voilà ce que c'est Rebotier, me suis-je dit, en me réveillant ce matin. Machine à foutre des court-jus au réel. Tout créateur ? Mais je m'égare.

Et nous voilà dans le théâtre. Petite foule des comédiens, techniciens etc. C'était - aussi - un très beau théâtre. Encore plus beau, juste à gauche de l'entrée, un peu caché, un coiffeur avec fauteuil à l'ancienne et à côté un bar avec de petites plaques en «espagnol» - *aqua, aer* - Oui, on pouvait certainement se faire servir de grandes gorgées d'air, de grandes lampées d'oxygène, - ou peut-être, comme un vieux pneu, se faire regonfler un chouïa. Une porte s'ouvrait, un type, assez jeune, faisait une entrée un peu théâtrale visiblement attendue.

Retour arrière. Dans la petite foule, il y avait trois Rebotier, je veux dire toi et deux autres, d'âges différents, mais plus jeunes que toi. Cela m'interloquait un peu. Ils avaient le visage couvert de tâches de rousseur. Je m'ouvrais - auquel des trois ? - de ma perplexité. Ça le faisait bien rire. Les deux plus jeunes étaient des comédiens et j'entamais une phrase sur le fait que tu choisisais volontiers des comédiens à ta semblance, mais je stoppais assez vite parce que cette réflexion, que tu rejetais aussitôt, avait l'air de t'énerver.

La porte s'ouvrait et le type allait se placer contre un petit pan de mur et commençait à jouer de la guitare - une chanson espagnole ? Voilà. C'était bien. La chaleur, la fraternité (mythique ?) des gens de théâtre. Je regardais ma montre. Fallait quand même que j'y aille. Où irais-je bouffer ? Saurais-je rentrer ? Légères angoisses un peu ridicules. J'enviais cette après-midi de travail collectif que tu avais devant toi tandis que moi je m'apprétais à retourner à ma solitude et à mes travaux un peu stériles, - en tout cas, loin de la création.

Le jour baisse. Mon père perd de plus en plus la mémoire. Poussière des siècles. Des merles se baladent sur le vieux mur, bouffent des prunçs. Ainsi va la vie, ainsi va le vent du temps. S'envolent, ont disparu.

Un jour tu auras droit à la lettre du Torquato Tasso.

Amare me pergas

Jean-Michel Agasse est écrivain

VENGEANCE TARDIVE

(extrait)



Acte III - scène 7

Depuis 176 heures déjà, j'étais assis devant Distance, sans pouvoir m'en échapper. Tentant de secouer un peu les chaînes, je xappais. Toutes les 6 secondes, avec précision. Happé que j'étais par le meurtrier perpétré perpétuel sur le langage, en réel ou virtuel. Toutes les 6 secondes, mon pouce droit respirait, apportant ma personnelle contribution d'un montage en déferé direct aléatoire.

Télédécommandé de moi-même !

Je me livrais à l'infinie procession des trois rois-images, Excelsior, Jeu-de-hazard et Fort-Bavard, venus apporter leurs mains tenant présent empoisonné, le jeu, l'argent, et le sang, je me vendais en francs courants au flot constant des paroles reines, mais sans couronnes, et sans têtes, j'offrais ma conscience en temps réel, c'est-à-dire déréel, à la continuelle incontinence, à l'actualité des actualités, à la constante inconsistance, au polymonologue généralisé, à l'éternelle absence, à la danse !

sassant et ressassant le même assassinat, la même guerre, la même famine, la mère de la misère, la misère même, tous venus à domicile effracter ma p'tite boîte à émotion, histoire d'en crocheter la dixième commisération, celle qui fera un jour, j'en forme le vœu, déborder le taux universel de répugnance, mais avec pour résultat pour moi pour l'instant de tout, sauf Bouger.

Ce film, je me le passais, et me le repassais.

Et je m'en repassais.

Notre plaisir sera-t-il donc toujours dans notre complaisance ?

Ô télé, ma distance !

Miroir, ô mon miroir en mon miroir, écran de mon crâne,

reflet de ma suffisante insuffisance,

puits sans fond de notre impuissance,

sommes-nous bien toujours encore bien seulement quelque chose ?

Et je me demandai : suffit-il de boire le malheur des autres pour en être délivré ?

Noyer de mes larmes les larmes du déboire d'autrui pourra-t-il me laver ?

La passion universelle est-elle soluble dans ma compassion ?

Sommes-nous seulement des crocodiles, ou bien des crocodiles, et des vautours ?

Et je me répondais : non. Non et non.

Il faudra d'abord te lever.

Le 13/04/95, télé JT, sans rigoler, je m'ai comptabilisé 152 larmes dans la journée, sans réussir une seule fois à me lever mon cul !

LITANIE DE LA COMPTABILITÉ DES LARMES

Un cadavre couché debout dans la boue, à moitié dénudé.....	3 larmes
Un deuxième, déplacé-dépecé-digéré par foule vindicatrice.....	1 larme
Un groupe de petites filles inidentifiées de haillons, de morve et de crasse, grattant le sol pour voir si bouge encore.....	2 larmes
Une vieille femme à fils combattant disparu, visage entaillé à la serbe, pour mieux que rigolent les ruisseaux lacrymaux.....	2 larmes
Deux vieillards grande classe, confit dans belle douleur muette.....	2 larmes
Un rat passant plein leur milieu.....	2 larmes,
	dont 1 d'horreur
Un autre, dignité incomprise comprise.....	1 larme
Trois maïs bleues, veinées-déformées par manque total de considération.....	4 larmes
Un ex-hôtel des postes aux cinq murs éventrés en ex Srebrenica-Sabra-Chatila.....	3 larmes
Treize obus traçant sur fond d'orage, façon Scud ou Tomawhak.....	1 larme
Cinq vaches en cloque flottant ballon sur cloaque.....	18 larmes
Une école trouée.....	2 larmes
Un enfant trouvé, immédiatement perdu.....	5 larmes
Un perdu en pendrillon kaki, assez entamé.....	2 larmes,
	+ 1 frisson répulsion républicain
Quatre fillettes jouant à saute-trottoir boulevard des Passoires.....	2 larmes
Un hôpital d'infortune, vingt blessés, deux sommiers.....	18 larmes
Un homme-pansement.....	1 larme
Deux dos carbonisés.....	1 larme
56 mouches suçant œil droit de on-sait-pas.....	1 larme
Un regard plein d'à moitié vide, avec son gros plan.....	1 larme
Un travelling avant.....	6 larmes
Un groupe de hors-combattants, les pieds dedans.....	2 larmes
Cinq vaches en cloaque flottant sur ballon-cloque.....	18 larmes
Un chien moignon à la patte numéro 3 tranchée net.....	
	le cent mignon : 6 larmes
Un ruisselet hémoglobine, un peu séché.....	1 larme
Son cousin, rhésus B.....	2 larmes
Hématite C.....	plus plus
Une chaussure, posée juste sur chaussée désenfoncée.....	2 larmes
Cent cinquante huit faces d'évacués, sur grillage purificateur.....	1 larme
Six guerriers, pas de pain, pas de mots.....	2 larmes

Vu aussi un quartier tout entier de fuyants préparant leur départ se rendre en hâte au cimetière, et déterrer leurs morts de deux mois, six mois, un an, ramassant leurs chairs décomposées, et tentant de recomposer dans des boîtes les corps de leur oncle, de leur sœur, de leurs cousins, afin de ne pas les laisser en terre ennemie..... pas de larme

Un treillis, très gris.....	1 larme
Un général particulier.....	1 larme
Jeunes garçon en arme, disant bravo.....	8 larmes
Femmes-alarmes, s'autotordant les bras.....	2 larmes
Un brasero.....	0,3 larme
Une colonne d'éthniquement purs.....	2 larmes
Un champ de concentrés.....	1/2 larme
Un autre, déconcentré Forpronu, aussitôt reconcentré.....	1 larme
Un réfugié ignifuge.....	2 larmes
Le sept cent huitième soldat pacificateur pleumichant d'impuissance pacificatrice.....	1 larme de contagion
Un sept cent neuvième, pétant de paix.....	2 larmes, la deuxième réprobatrice
Un journaliste-faisant-que-son-devoir tombé au plein milieu du champ des images.....	le contrechamp : 15 larmes
Une absence de camion.....	1 larme
Un homme courant courbé en dos de sac à provisions, sans son parapluie parabolles.....	2 larmes
Le même, rapportant une poire et trois poireaux à son meilleur sac d'os.....	2 larmes
Le même encore, finissant nourrissant sa famille avec de l'air du temps.....	2 larmes
Le même toujours, bidon à eau pour leur soif d'aujourd'hui.....	2 larmes
Son futur corps, pourissant.....	2 larmes
Un vache cloaque.....	2 larmes
Total journée du 13/04/95 :	152 larmes
Manque à gagner compassion :	89 larmes
Report à nouveau :	63 larmes,
	à valoir sur journée du 14/04/95

L'ÉCARTÉ DU LANGAGE

Frédérique Bruyas



*Écrire comme écart, cet écart que confère les miroirs, le déplacé,
le très légèrement déplacé
(Le désordre des langages, 2 octobre)*

Jacques Rebotier travaille principalement à partir du tissu verbal quotidien, la langue de tout le monde : «L'océan respire par ses vagues. La langue générale vit par nous sur le dos de nos langues, elle nous sur-vit et nous, nous vivons à travers elle. Sur le plateau du monde, des millions de petites langues s'agitent en tous sens, pour que se fasse l'immense langue vivante». «La course de la langue» dans chacune de nos bouches, dans chacune de nos têtes, Jacques Rebotier tente de la saisir dans ses moindres flexions, inflexions, intonations. Introduire la musique dans le monde des mots, c'est aussi «s'intéresser non pas à sa construction, forme, structure, mais à son pouvoir de détruire. Sa capacité à faire penser à côté, ailleurs, capacité à dé-former-les pensées, les vies » (*Le désordre des langages, 14 janvier*)

Les paroles échangées sont perpétuelle histoire comme elles sont vaste texte. En regard, l'écriture se fait collage ou montage, recueillant, rassemblant des bribes du réel. Elle devient kaléidoscope ou stéréoscope. Tout est «poétisable», même l'élément le plus trivial ou le plus prosaïque. Avec Jacques Rebotier, chaque phrase pourrait «presque» venir de nous. S'agit-il d'un jeu, ou d'une sorte de miroir qui dirait, «voilà, ça c'est vous»? En réalité, il s'agit un peu des deux. Le tissu verbal quotidien est matière, un matériau. Écrire à partir d'éléments concrets avec un miroir à peine déformant, réaliser une sorte de collage brut de

mots, de phrases empruntées directement à nos conversations courantes, une forme de réalité froide montée comme au cinéma, sans toucher, avec seulement des petites torsions, des équivoques, de légères ambiguïtés. Par la même, Jacques Rebotier cherche à court-circuiter la déperdition de sens dans laquelle nous sommes plongés. «La vie est courbe» nous dit-il.

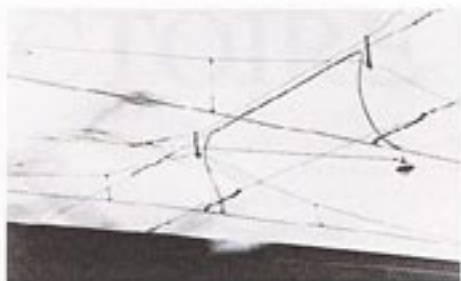
Se mouvoir dans l'écart qui préserve, c'est retrouver la franchise de l'expression qui soudain nous échappe, et nous engage à reconnaître ses échappées, ses inventions et la découverte de significations non encore soupçonnées. «Je recherche l'ouverture maximum du sens pour un minimum de signes. A partir de là l'imagination de celui qui voit et entend se met en mouvement, et ce qui m'intéresse, c'est ce mouvement dans la tête de celui qui perçoit, il devient actif. Je cherche par mes textes à restituer le pouvoir actif du sens ou des sens.» Lutter contre une langue univoque pour retrouver toute la force de l'imaginaire, c'est retrouver un peu de «jeu» et du «je». Un autre sens peut apparaître qui est comme le négatif du premier. Plus qu'un deuxième sens, un peu plus de conscience.

Le théâtre de Jacques Rebotier se situe dans un espace ludique, où les mots du quotidien revêtent un tout autre visage. Retrouver la saveur du jeu, c'est aussi redécouvrir cette naïveté enfantine, qui seule nous ouvre la voie du rire. Jouer avec les mots, les sons, c'est non seulement être à l'écoute de la langue, mais c'est redonner au rire la seule place qui lui convienne, la première : «Je regardais ce qu'un éclat de rire révélait comme étant l'essence des choses à laquelle j'accédais librement; je ne faisais nulle différence entre rire d'une chose et en avoir la vérité, c'était généralement l'existence de «ce qui est» et moi-même qui me faisais rire.» «L'emportement du rire» dont parle Georges Bataille, voilà ce qui ne souffre aucun calcul. Ne plus s'appartenir, «être soi-même ravi par soi-même», c'est se risquer à s'élaner, à se jeter hors de soi. Au lieu de nous fermer, l'écart nous ouvre, au lieu de se suffire à lui-même, il induit la pluralité du sens.

L'écart inaugure le passage à une conscience neuve, qui se situe où nous ne pouvons prendre racine : l'entre-deux. «J'aime les moments où l'on va s'endormir et ceux où l'on n'est pas encore bien réveillé, l'entre-deux. Le cerveau est en roue libre et, en même temps, en prise avec la réalité. Le moi qui flanche et le réel qui tire le cerveau par la manche. On ne distingue pas trop l'intérieur de l'extérieur. Il peut donc y avoir mélange d'idées, accumulation de sensations, déplacement du regard, quotidien flou. Rêverie.» Jacques Rebotier nous invite à retrouver cette vertu d'«étonnement» qui prend acte d'une dénivellation dans le monde et dans la langue. Le monde que je vis, c'est celui que je parle ou encore comme le dit Wittgenstein : «Les limites de mon langage signifient les limites de mon propre monde.»

Fondéteur littéraire de l'association d'un théâtre de D.O.A. « Jacques Rebotier: la langue du corps, le corps de la langue »

il dit :



je pense



le contraire



Si longtemps que j'étais resté dans les coulisses de mon père ! Tout de suite après, je commençai à me visiter.

A quatre ans j'avais déjà reconnu mon plafond. A huit, repéré les principaux circuits secondaires. Je me fis le coup du propriétaire, vestiaire compris, ttc et dépendances. Drelin, drelin. L'affaire n'était pas mince. Y a bien du mou dans les poumons. Au fond... Dans les airs, du trou d'air. Sous le terrain, huit souterrains. Une galerie. Des miroirs, sans tain. (Penser à y retourner. A voir.)

44 ans, je profitai d'une de mes absences pour me retourner: le théâtre avait disparu.

(Jacques Rebotier, 47 autobiographies, extrait)

TRAJECTOIRE



Ecrivain et metteur en scène, Jacques Rebotier est l'auteur de spectacles dérangeants qui allient une écriture exigeante à un esprit d'insolite, ou plutôt d'«incongru» : ce qui refuse de se mélanger. Il a fondé la compagnie voQue, voix, invocation, équivoque aussi. Y circulent, par dessous les frontières, poésie, roman-photo, performance, théâtre-installation, musique.

Le théâtre de Jacques Rebotier est fortement inspiré du quotidien, croisant déclarations d'amour, scènes de ménage, conversations de café, diverses tentatives d'incommunication et délires réglementaires, panneaux de circulation, consignes de sécurité, Code civil...

De ce tissu verbal quotidien, qui restitue la rumeur originelle de la langue, émergent masquées quelques phrases venues d'une antiquité oubliée, d'ailleurs. Jeux de langage, formes, glissements du son et du sens, le travail de Jacques Rebotier est centré sur la langue elle-même. Il porte avec précision sur tous les aspects du phrasé et de l'articulation, intonation, accentuation, rythme, débit.

Ses spectacles, très écrits, se nourrissent d'une part d'improvisation et de performance, mais aussi de ces rapports avec le terrain souvent tissés à l'occasion de «résidences» : visites imaginaires de musées, poèmes-photos, lectures en appartement...

Derniers spectacles : *Réponse à la question précédente* (Théâtre de l'Athénée), *Z parle du coucher au lever du soleil* (Avignon), *La vie est courbe* (Quartz de Brest, Théâtre de l'Athénée), *Vengeance tardive* (Théâtre National de Strasbourg). Auteur et metteur en scène associé au Théâtre National de Strasbourg, Jacques Rebotier a, par ailleurs, une activité de compositeur, et est l'auteur d'une cinquantaine d'œuvres jouées par des ensembles tels que 2E2M, Ensemble Intercontemporain, Ars nova, Accroche-Notes, Aleph. Il a écrit plusieurs musiques de scène.

Théâtre

Texte et mise en scène

Aphorismes et périls, ATEM, Bagnolet, 1989

La voix du tube, Colmar, La Manufacture, 1991, Mâcon, Saonora, 1992, Paris, Théâtre de la main d'or, 1992

La musique adoucit les sons, Théâtre du Lierre, 1992

Réponse à la question précédente, Théâtre de l'Athénée, 18 novembre-19 décembre 1993.

La vie est courbe, Théâtre de l'Athénée, du 6 au 31 décembre 1994

Où'est-ce qui vous intéresse au juste? (en collaboration avec Georges Appaix), Quartz de Brest, Théâtre de la Bastille, 11-12 octobre 1994 / 1-5 février 1995

Vengeance tardive, Théâtre National de Strasbourg, du 9 mai au 1er juin 1996

Quelques nouvelles du facteur, Quartz de Brest, Centre Georges Pompidou, Pôle sud Strasbourg, 20/30 septembre 1996

Mise en scène

Des équivoques de la voix, Festival Nouvelles Scènes, Dijon, 1990, (texte : Tabourot, Rebotier)

Jean Tardieu, *Qui est là ?*, Centre Georges Pompidou, 1993

Jacques Rebotier dirige la compagnie voQue qu'il a créée en 1982.

Il est actuellement auteur et metteur en scène associé au Théâtre National de Strasbourg.

Création radiophonique

Le dos de la langue, France-Culture, 1990

Théâtre radiophonique

Samuel Beckett, *Cap au pire*, France-Culture, 1993

Théâtre en action, événements, performances, expositions

Rapport canal (en péniche de Hanovre à Berlin: photo-son-texte-dessin), Berlin, 1989

Une visite imaginaire, Musée des Ursulines, Mâcon, 1991

Poèmes-photos, Colmar, La Manufacture, 1991, Festival d'Avignon, 1993, Centre Pompidou, 1996

Sept bouteilles à la mer, Festival d'Evreux, 1991
Todo bem, un tapis-partition, Festival d'Evreux, 1991
Jacques Rebotier parle du coucher au lever du soleil (performance), Festival d'Avignon, 1993
La chambre de veille (24 h de parole), Phare de Kéréon, 1995
L'annonce au téléphone, pièce pour répondeur, Marseille, Les poulpes anonymes, 1995
Phrases sauvées des galets (performance-installation) en collaboration avec Virginie Rochetti, Fécamp, 1997
7 menus du jour, «espace-repas» du Festival La Mousson d'été, 25-30 août 1997
Expositions de livres illustrés, pièces réalisées en collaboration avec les plasticiens Clergé, Daniel Humair, Marinette Cueco, Colette Deblé, Virginie Rochetti, Micaëla Henich, Robert Christien, Joël Leick, Centre Georges Pompidou (1990, 1996), Opéra-Bastille, Colmar, Evreux, Avignon, Strasbourg, Marseille...

Lectures, lectures-spectacles

Sortir de ce corps, Centre Georges Pompidou, 1990, (lecture)
Le cours de la langue, Centre Georges Pompidou, 1992, (lecture)
Sans les mains, sous les pieds, plus si affinités, Théâtre du Rond-point, 1996

Jacques Rebotier effectue souvent des lectures ou lectures-spectacles personnelles. Il est également invité dans le cadre de rencontre de poésie sonore (Polyphonix) où il se produit en compagnie de poètes comme Bernard Heidsieck, Michèle Métail, Olivier Cadiot, Valère Novarina...

Il est aussi co-auteur de pièces «croisées»

avec des danseurs (Georges Appaix, Champigny, 1991, Christine Bastin, Dijon, 1990, Anne-Marie Reynaud, Arcueil 1992, François Verret, Aubervilliers, 1997)

avec des plasticiens (Colette Deblé, Marinette Cueco, Daniel Humair, Jean Clergé, Alain Gauvin, Virginie Rochetti, Robert Christien, Joël Leick).

Œuvres musicales

Le bestiaire marin pour quatuor flûtes, quatuor saxophones, percussions, chœur et récitant, 1985

Soif d'aujourd'hui pour clarinette basse, 1986

Todo bem pour voix dansée, 1987

Accidents de discours pour soprano, clarinette, violoncelle, piano, percussion, tous récitants, 1987

T'us qu'a pour ensemble de flûtes et chœur, 1987
Keno ko-an pour ensemble de voix et percussion, 1988
P(l)ages pour récitant, flûte, clarinette, violoncelle, tambour de guerre, de sable et d'eau, 1988
D'ailleurs pour clarinette, 1988
66 Brèves pour 66 instrumentistes-récitants, 1989-1996
11 croquis de l'animal du temps pour récitant et contrebasse, 1989
3 chants brefs pour soprano, flûte, bandonéon, piano, 1989
Vous qui habitez le temps, musique de scène pour trompette marine et monotube PVC (pour un spectacle de Valère Novarina), 1989
La musique adoucit les sons pour contrebassiste-récitant, 1989
La terre et son ombre pour mezzo-soprano, 1990
Mélodrame de laine pour soprano et harpe, 1990
Musique du commencement pour heckelphon et hautbois (création radiophonique pour un texte de Christian Prigent), 1991
Mon nom pour 2 sopranos, 3 clarinettes, bandonéon, alto, contrebasse, 1991
Je suis, musique de scène pour 3 altos (spectacle de Valère Novarina), 1991
Fragments d'un dictionnaire de musique pour violon, pochette, violoncelle, clarinette, piano, santur, percussions, soprano et récitant, 1992
Je te dis: rien pour soprano et orchestre symphonique, 1992
Les trois jours de la queue du dragon pour trois clarinettes et un récitant, 1993
Miserere pour 7 voix, 3 clarinettes, accordéon et soprano solo, 1992-1993
Requiem pour sept voix, sept clarinettes, sept morts, chœur d'enfants, accordéon, cymbalum et soprano solo, 1993-1994
Trois tremblements pour accordéon, 1993
Bonjour pour chœur, 1995
De rien pour soprano, clarinette, tuba et contrebasse, 1996

Ses œuvres ont été jouées en France et dans le monde par 2E2M, l'Ensemble Intercontemporain, Aleph, Accroche-note, Ars nova, Les jeunes solistes et de nombreux solistes. Il est actuellement compositeur associé au Quartz de Brest. L'ensemble du travail de Jacques Rebotier a fait en 1991 l'objet d'un concert-portrait (avec exposition, hommages, installations) à l'Opéra-Bastille.

Livres

Pl(a)ges, Brandes, 1988
Brève, Brandes, 1988
Le chant très obscur de la langue, Ulysse fin de siècle, 1989
Sortir de ce corps, Créaphis, 1990
Sentence, Brandes, 1990

L'ombre de l'homme, Brandes, 1991
Sept circonvolutions, Brandes, 1993
Litanie des certitudes, Brandes, 1993
Litanie du correcteur, Brandes, 1994
Que le mot pas, Rouleau Libre, 1994
2 x 3 contes cruels, Rouleau Libre, 1995
Litanie des mots du corps, Rouleau Libre, 1996
Le moment que, CIPM/Spectres familiers, 1997

(Nombreuses publications dans des revues)

Disques (CD)

Monographiques

P(L)AGES, 1994, ADÈS/MFA (distribution Musidisc)
REQUIEM, 1996, Radio-France/MFA (Harmonia mundi)
HOMMAGE A FAMUEL MORFE, voQue/Le Quartz, 1997
SUR MON CŒUR, SANS LES MAINS, SOUS LES PIEDS,
PLUS SI AFFINITES, Radio-France, Les poétiques, 1997

Contributions

REPONSES AU REPONDEUR in PIÈCES, Nouvelles scènes, 1992
BONJOUR, in Symposium choralis INECC, Luxembourg, 1995

Formation

Jacques Rebotier a enseigné de 1972 à 1982 à l'Université Paris-Sorbonne et a été responsable de la programmation et de l'animation musicale de la ville de Sarcelles (1972-1981). Il a été directeur du Conservatoire de Levallois-Perret (1981-1982) et inspecteur de la musique au Ministère de la culture de 1982 à 1987.

Il dirige régulièrement des stages de formation professionnelle à l'intention d'acteurs (TNS Strasbourg/Colmar, 1991, 1996), de musiciens (ATEM Bagnole, 1990), de danseurs et de pédagogues (Centres chorégraphiques de Belfort, La Rochelle, 1996), d'artistes du cirque (Ecole nationale du cirque de Châlon, 1997); d'artistes désireux de croiser leurs pratiques (AFDAS).

Résidences

Mâcon (Scène nationale), 1990-1991, Colmar (La Manufacture), 1991, Evreux, 1991, Marseille (La vieille Charité, Centre international de poésie), 1995, La Napoule (Fondation Clews), 1995.

ÉLOGE DE L'OMBRE

Texte de **Tanizaki** / Traduction **René Sieffert**

Adaptation, mise en scène **Jacques Rebotier**

Décor, costumes **Virginie Rochetti**

Lumière **Bertrand Couderc**

Musique **Jacques Rebotier** / Assistante **Frédérique Bruyas**

Conseil artistique **Patrick Devos**

avec **Dominique Reymond, Ivan Stochl, Karin Wachner**

Production **Nanterre-Amandiers** / Compagnie **voQue**

Avec l'aide du **Ministère de la Culture** et de la **SPEDIDAM**

du **14 au 24 octobre** et du **4 au 16 novembre 1997**



VENGEANCE TARDIVE

Texte, mise en scène **Jacques Rebotier**

Décor, costumes **Virginie Rochetti** / Lumière **Jean Vallet**

Bruit **Nicolas Becker, Assia Dnednia Walker** / Son **Alain Gravier**

Assistante à la mise en scène **Isabelle Aspar**

avec **Jean-Claude Bolle-Reddat, Assia Dnednia Walker, Alain Fromager, Stephan Koziak, Sylvie Milhaud, Jean-François Perrier**

et la participation de : **Joël Abler, Karim Belmahi, Bruno Bléger, Benoit Delaunay, François Jung, Pascal Lose, Bernard Saam, Denis Schlotter**

Production **Théâtre National de Strasbourg**

Commande du **Théâtre National de Strasbourg**
à **Jacques Rebotier** pour les comédiens de la troupe permanente

du **26 mai au 14 juin 1998**



THÉÂTRE NANTERRE-AMANDIERS

7, avenue Pablo Picasso

92022 Nanterre Cedex

01 46 14 70 00

Conception, rédaction : Nadine Eghels

Conception graphique Gérard Ségard

Réalisation : Claude Mathieu Pezon

Impression : CL2 Imp.

Photos : Jacques Robotier,
extraits de 19 poèmes-photos